

Note de lecture

L'ouvrage *L'école, le numérique et la société qui vient* (201 pages) affiche cinq auteurs dont trois très connus: Denis Kambouchner, Philippe Meirieu, Bernard Stiegler, Julien Gautier et Guillaume Vergne.

Difficile de résumer cette polyphonie parue en 2012 chez 1001 nuits. Mais voici quelques idées intéressantes au fil des chapitres:

Stiegler considère le numérique comme un pharmakon, c'est-à-dire une ressource à double tranchant qui ouvre de vastes perspectives d'accès à l'information, mais engendre aussi des inconvénients majeurs. L'ordinateur et internet appartiennent à la catégorie des "hypomnemata", des ressources techniques qui, en nous rendant certains services, affectent néanmoins notre esprit. Les livres et l'écriture en sont. Déjà Platon avait remarqué que l'écriture affaiblit la mémoire parce qu'elle en remplace certaines fonctions. Stiegler demande: qu'en est-il d'internet et plus largement, du numérique ?

Stiegler : "La politique actuelle, notamment la politique scolaire, est comportementaliste en ce qu'elle vise à nous faire exécuter des actions mécaniquement. Ce **comportementalisme** a pour conséquence que les comportements ne sont plus autonomes." (53) D'après Stiegler, ce mouvement provoque un **gigantesque désapprentissage** en ce qui concerne l'auto-organisation dans les activités d'apprentissage et de travail, et ce qu'il appelle une prolétarianisation généralisée qui concerne aussi une grande partie du travail intellectuel.

"La prolétarianisation s'est produite par une dissociation des milieux du travail. Un prolétaire est un travailleur qui ne peut pas individuer le système dans lequel il travaille. Il ne s'individue pas, et donc il ne s'enrichit pas en travaillant, parce qu'il ne peut en aucun cas participer à la transformation de son milieu de travail, de son milieu technique etc. Il est en cela comme privé d'existence, sinon tout à fait esclavagisé." (55-56)

Stiegler décrit ensuite comment le mouvement des *hackers* se débat contre cette prolétarianisation. Les hackers sont des ingénieurs veulent comprendre les enjeux et l'histoire des instruments qu'ils mettent au point et les socialisent en garantissant un accès ouvert. En agissant ainsi, ils créent ce que Simondon appelle des "milieux associés", c'est-à-dire une nouvelle façon de faire société et de nouveaux biens communs.

Meirieu reproche au gouvernement la soumission de l'école à la "frénésie libérale". Cela se voit à la prolifération des soi-disantes évaluations qui cherchent à mesurer la performance (des élèves, des profs et des écoles). "Globalement, la Gauche étatique a toujours confondu la qualité et le contrôle technocratique." écrit-il. "[...] la production systématique d'indicateurs d'évaluation est aujourd'hui le corollaire du développement de marché au sein même de l'ensemble des systèmes éducatifs." (65). **Le paradigme médical a remplacé celui de l'enseignement**. La classe n'existe plus que comme lieu de diagnostic pour dispatcher les élèves dans un "feuilletage absolument illisible de dispositifs parascolaires et périscolaires." conçus pour remédier aux lacunes et aux défaillances. Meirieu en a compté dix-sept pour une classe de CM2.

Avec Christophe Dejours, Meirieu estime "**qu'un des combats politiques essentiels réside dans la prise de pouvoir par les citoyens sur cette question de l'évaluation.**" (69)

Gautier & Vergne:

Ces deux auteurs représentent un courant très traditionnaliste de l'Éducation Nationale. Ils avouent que dans des écoles où les enfants n'ont pas appris auparavant d'établir des relations apaisées entre eux et avec l'enseignant, il n'y a rien à faire. C'est un problème politique d'après eux. Concernant le numérique d'après eux il faudrait **travailler non seulement avec mais aussi sur les outils numériques** pour que les enfants apprennent à en faire un usage intelligent et non addictif.

Kambouchner me semble un traditionnaliste et passablement élitiste. Mais il cherche d'abord à comprendre les problèmes à partir du vécu des enfants. Il constate que **les enfants qui réussissent à l'école sont des "héritiers"** sans que cela signifie nécessairement que leurs parents soient issus des classes dites aisées. Ces enfants bons élèves deviennent rapidement - ou sont déjà - des lecteurs, après avoir "d'abord été *auditeurs* et *interlocuteurs*". Ils baignent dans un milieu culturellement riche, et leur soif d'apprendre a été éveillé tôt pour ne plus s'éteindre. Leurs parents prennent soin d'eux et les occupent à des choses dont ils pensent qu'elles valent la peine "en ne les abandonnant pas à l'emprise des industries du divertissement". (141) Mais d'après les chantres de l'égalité, ces parents "en font trop", ne "jouent pas le jeu" et procurent ainsi des avantages injustes à leurs enfants.

Ceux-ci sont effectivement bien préparés à embrasser une carrière brillante, car ils ont bénéficié d'une "véritable éducation". (140)

Il ne s'agit pas de transmission, mais de garder vivant l'intérêt pour la compréhension et la connaissance des choses ! La transmission est un effet, pas l'activité elle-même. Les besoins primaires et secondaires de ces enfants sont pris en charge le mieux possible: y compris les besoins esthétiques, de sens, d'épanouissement physique et de liberté ! Ces enfants ont bénéficié d'une **vraie vie naturelle et culturelle**.

Sans base au niveau de l'éducation familiale, aussi bien l'école républicaine que l'éducation nouvelle avec ses méthodes actives ont du mal à faire réussir un élève pense Kambouchner. Car sans soif d'apprendre et de devenir le professeur ne peut rien!

Alors que faire ? D'après Kambouchner il faut que l'école apporte le bain culturel et d'épanouissement physique aux enfants qui en ont manqué. Bref, contrairement à Gautier et Vergne qui préconisent une discipline scolaire précoce, il recommande que l'école maternelle et l'école primaire deviennent des lieux de vie et d'accueil très riches en expériences culturelles et en dialogue. L'accent y serait fortement sur l'oralité: le langage. Les enfants apprennent à s'y exprimer et à écouter. **La parole vivante du maître y est primordiale**. Le dialogue avec les parents aussi est primordial. JAMAIS la parole du maître ne doit disparaître derrière les machines impersonnelles que sont les ordinateurs ! C'est au mieux un outil, mais il ne peut pas éduquer. La tentation est grande face à des élèves endommagés, d'abdiquer de sa mission éducative et de les asseoir devant des machines en se préservant. Les résultats risquent d'être catastrophiques. Au mieux on ferait des esclaves qui savent se servir suffisamment bien de ces machines pour fonctionner dans l'industrie en bas de l'échelle.

Meirieu

L'ordi ne donne pas accès aux savoirs, mais à l'information ! L'immédiateté va dans le sens du "capitalisme pulsionnel". La notion du sujet devient purement comportementale. Pour le

consommérisme ça suffit.

La vraie et seule question est:

“À quelles conditions l’usage des technologies numériques à l’école peut-il contribuer à l’émergence de la pensée ?” (164)

1. à condition que l’horizontalité des échanges qu’elles promeuvent n’écarte pas l’exigence de vérité.”

“Internet ne permet pas d’apprendre, il permet d’apprendre que.” “Imaginer qu’internet ouvre la porte au savoir, c’est ignorer ce qu’est le savoir.” (166) Avec Freire, Meirieu pense qu’il faut abandonner la pédagogie bancaire au profit d’une “pédagogie problématisatrice.”

2 à condition que l’immédiateté qu’elles promeuvent n’écarte pas l’exigence du sursis.

“En quelques années, nous sommes passés d’une logique institutionnelle stabilisée, avec des places définies dans une architecture physique et symbolique acceptée par tous, à une “logique de service” où chacun vient, au gré de ses humeurs et de ses demandes, profiter de l’offre scolaire en esquivant la moindre contrainte.” (170) L’école doit s’instituer comme “espace de décélération” (172)

3. si elle fait entrer les élèves dans le symbolique.

“La pensée symbolique permet de se dégager de la reproduction de l’image pour ouvrir la voie à l’imaginaire. Elle permet de s’exonérer de l’assujettissement à la réalité pour penser le réel sur le mode du concept et le monde sur celui du modèle.”(173) Le moment heuristique dépasse l’acquisition de savoirs et de compétences. Il relève de la démarche initiatique... le professeur n’est alors pas un prestataire de service, mais un “médiateur d’humanité”. (174) Il faut faire avec l’histoire singulière de chacun. L’émancipation passe par des ruptures.

Stiegler espère des “maîtres qui ne craignent ni les savoirs, ni les non-savoirs.” L’université n’est pas une simple école professionnelle et ne peut renoncer à la visée heuristique et critique qui est la sienne depuis toujours. (180)

“[...] chacun des protagonistes d’une scène dialogique est un individu psychique qui, dans son dialogue avec un autre individu psychique, se co-individue avec lui, c’est-à-dire se transforme avec lui, pour autant que ce dialogue est fructueux, c’est-à-dire apprend quelque chose à l’un comme à l’autre.” (183)

[...] **la co-individue tend à produire du *transindividuel***, c’est-à-dire une signification en puissance partageable par tous, au-delà du champ dialogique limité des deux protagonistes.” (184)

à l’opposé de ce processus il y a ce que Hegel appelle la **prolétarianisation de tous les savoirs, c’est-à-dire leur destruction** (186)

Dans cet ouvrage d’une grande actualité, j’ai particulièrement apprécié la polyphonie sans harmonie pré-établie entre les cinq auteurs. La lecture, grâce à cela, a été stimulante n’évitant pas au lecteur de devoir se forger sa propre opinion.

Marlis Krichewsky (2015)